XLI

1510
FRC.2.
18008

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

DISCOURS

DE LACOMBE SAINT-MICHEL,

Sur la résolution du Conseil des Cinq-Cents, du 6 floréal an 5, qui déclare que les armées d'Italie, de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, ont bien mérité de la patrie et de l'humanité.

Séance du 8 floréal, an 5.

LÉGISLATEURS,

HIER le récit des succès des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, et la nouvelle consolante et presque inattendue, tant elle étoit desirée, qui termine la lettre du général en chef Moreau, ont fait naître en nous tant de sensations différentes, que personne, au moment même ne demanda la parole. Il n'est parti qu'un seul cri,

THE NEWBERRY
LIBRARY

vive la République ! une trop vive émotion de l'ame nous rend incapables de maîtriser assez les affections qu'elle éprouve, pour nous permettre de les peindre ; il ne nous reste alors que la faculté de les sentir.

Revenus de nos premières sensations, la reconnoissance nationale, dont nous sommes les organes, doit se faire entendre à cette tribune ; elle doit tresser ensemble la branche de chêne et celle de laurier, et présenter cette double couronne à nos braves défenseurs, en attendant que la justice, comme la munificence nationale, leur donnent l'épi de bled que vous leur avez promis.

Quel est en effet le citoyen français qui ne s'énorgueillisse de porter ce nom ? quel est l'homme pensant, de quelque pays qui l'ait vu naître, qui ne voulût pouvoir dire :

« J'appartiens à cette nation dont les armées, par » leur courage, par leur patience, par leur dévoue- » ment, par les talens de leur chef, ont effacé les » prodiges de l'antiquité, en établissant entre elles un » écho de victoires qui retentit depuis le Rhin jusqu'au » Golfe adriatique. »

Ce seroit en affoiblir le tableau que de vouloir le peindre : mais comment contenir ses sensations lorsque nous voyons exécuter par nos armées les projets que les génies les plus hardis oseroient à peine concevoir ? comment se tracer froidement l'armée de Sambre-et-Meuse, dont le chef mania avec tant de succès dans la Vendée le rameau d'olivier ; qui, appelé depuis à combattre des ennemis qu'on peut vaincre sans regret, a su rendre synonymes l'attaque et la victoire ; qui dès le premier pas, secondé par tant d'excellens généraux, a tout renversé, s'est porté, presque dans une seule marche sur Francfort, et rejette ainsi sur l'ennemi tout le faadeau de la guerre. Laissons au burin de l'histoire le soin d'ajouter ces nouveaux faits à tous ceux dont cette brave armée l'a déja enrichie. Vous

ne serez pas oubliée, armée du Rhin-et-Moselle ; et toi, vaillant et sage Moreau, déja sont inscrits dans ses fastes et l'impétuosité de tes attaques, et l'intrépidité de ta défense, et cette habileté dont toi seul as donné l'exemple, à l'aide de laquelle tu sus forcer la victoire étonnée, de t'accompagner même dans tes retraites : combien elle s'empressera de publier, et nos ennemis ne l'oublieront pas sans doute, que tu repris dans six heures les mêmes boulevards que tu défendis pendant cinquante-sept jours de tranchée ouverte contre toutes les forces du prince Charles !

Et toi, jeune héros, que pourrai-je dire que tu n'ayes déja fait ? L'année dernière tu comptois quatorze batailles et plus de soixante combats sans un seul revers : cette année, tous tes pas ont été des victoires ; tu as porté les armes françaises dans des climats où elles ne pénétrèrent jamais ; aux portes de Rome, tu as donné la paix à l'Italie ; aux portes de Vienne, tu donnes la paix à l'Europe : j'ignore quelles en sont les conditions ; mais le génie de Buonaparte aura déployé autant de talens dans la carrière politique que dans la carrière militaire : le génie crée, il n'apprend pas. Tu travailles pour la gloire du nom français ; tu travailles pour ta gloire ; tu te seras montré grand et modéré comme la nation que tu représentes. J'aime à croire que tu n'auras pas oublié les républiques transpadanes et cispadanes ; elles sont ton ouvrage : à ta voix leurs enfans sont venus grossir tes phalanges ; elles t'ont secouru de tous leurs moyens ; en les quittant pour suivre un ennemi que l'on ne pouvoit forcer à la paix que dans ses foyers mêmes, c'est dans leur sein que tu as laissé tes blessés, tes infirmes, la partie inactive de ton armée ; tu les as confiés avec sécurité à des frères, à des amis qui se sont empressés de faire cause commune avec nous. Qu'attendent-ils, que demandent-ils pour prix de leur

288

dévouement ? la liberté. Gloire à tes généraux, gloire à tes soldats, à tes compagnons d'armes ; gloire à toi, Buonaparte : j'ignore quel nom te donnera la postérité ; mais moi, foible individu, je crois devancer son vœu en te surnommant l'Italique.

La paix nous est enfin annoncée ! puisse-t-elle passer dans tous les cœurs ! puisse-t-elle étouffer toutes les haines ! puisse-t-elle adoucir de cruels souvenirs ! Nos jeunes héros vont rentrer dans leurs foyers ; nos campagnes vont se vivifier ; le père sensible, la mère tendre vont quitter leurs chaumières, vont quitter leurs ateliers pour aller au-devant de leurs enfans ; ils ne parleront pas, ils les dévoreront de leurs regards ; une étreinte contre leur poitrine sera leur seule éloquence ; déja nos jeunes citoyennes les attendent, dans l'espoir de devenir les chastes compagnes de ces ardens amis de la liberté, qui ne terrassèrent l'Europe que pour sortir de l'esclavage : bientôt, devenues mères, elles reliront à leurs enfans l'histoire de la guerre de la liberté ; pour les former à toutes les vertus, il leur suffira de leur raconter les vertus de leurs pères. Vous ne serez pas oubliés dans ces narrations, vous, fondateurs de la République ! La tradition rappellera que, lorsque la Convention nationale se réunit, les armées coalisées étoient à trente lieues de Paris, et qu'avant qu'elle fût totalement séparée, les armées de la République avoient conclu la paix à trente lieues de Vienne. Au récit de ces travaux immenses, à l'aspect de ces grands résultats, ces enfans éprouveront les sentimens de la dignité républicaine, et, dans leur noble orgueil, ils s'écrieront : *Nous sommes libres ! nous sommes Français ! Périsse qui voudroit nous redonner des fers !*

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Floréal, an 5.